

Intervention



This is Snow

Entrevue avec Michael Snow

Voici la Neige

Gérald Baril

Number 24, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Baril, G. (1984). This is Snow : entrevue avec Michael Snow. *Intervention*, (24), 57-59.



***This is Snow.
Voici la Neige.***

This is Snow. Voici la Neige.

ENTREVUE AVEC MICHAEL SNOW

Propos recueillis par Gérald Baril, mars 1984

GILLES BARIL: Est-ce qu'on peut faire un rapport entre votre travail de créateur et le travail de certains chercheurs, de certains scientifiques?

MICHAEL SNOW: Oui, un peu. Mais ce n'est pas la même chose. On ne peut pas décrire l'art comme une chose didactique. C'est plutôt une expérience disons — pas ambiguë mais — avec plusieurs niveaux.

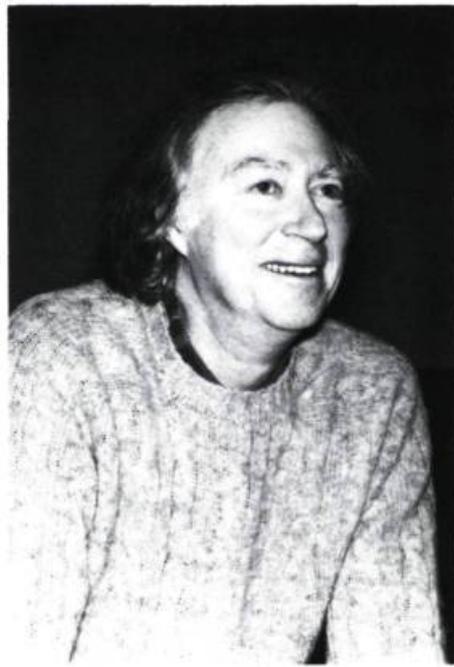
(...) Mon rapport avec la science est peut-être que je dépends de la machine, des instruments qui sont produits par la science. Par exemple pour *La région centrale*, j'ai conçu quelques effets impossibles à réaliser avec les appareils existants et c'était nécessaire de construire quelque chose. C'était mon idée mais ça n'était pas possible pour moi de faire ça. J'ai donc cherché quelqu'un qui pourrait m'aider à faire une nouvelle machine pour faire certains mouvements de la caméra. J'ai trouvé quelqu'un qui travaille dans l'industrie cinématographique à Montréal et qui s'appelle Pierre Abeloos. Il a construit la machine mais à partir de mes idées.

(...) *La région centrale* est le meilleur exemple pour moi de mon rapport avec la science. Souvent c'est nécessaire de trouver si c'est possible de faire telle chose avec tel instrument... Dans le film qui s'appelle *Presents* et aussi dans *Le neveu de Rameau*, j'ai utilisé certaines possibilités de la vidéo mais pour finir avec un film. J'avais l'idée de faire un type d'images (faire changement) et j'ai cherché les moyens. En général les artistes suivent les hommes de science, parce que ce n'est pas nous qui avons créé la télévision...

GILLES BARIL: La technologie c'est une chose, mais il y a aussi le phénomène de la perception. On serait tenté de comparer le visionnement d'un de vos films à un laboratoire dans lequel chaque spectateur mène sa propre expérience sur la perception.

MICHAEL SNOW: Pour moi ça n'est pas vraiment un laboratoire mais il se produit une réaction du spectateur à ma provocation. C'est un peu différent des films commerciaux en général. Le spectateur doit ressentir mais aussi examiner

— s'examiner. Son attitude doit être différente de celle qu'on a quand on voit un film «de fiction». Quand même, je ne fais pas de films pour élargir la perception ou briser les habitudes de consommation des spectateurs, mais je veux y ajouter quelque chose. C'est comme dans la littérature par exemple, il y a toutes sortes d'approches. Mais en cinéma ça n'est pas aussi varié. Parce qu'en général, c'est vrai que les films commerciaux — leur succès est fondé sur ce qu'on appelle en anglais «the suspension of disbelief». Ça veut dire qu'on arrête de penser que c'est un film et on se met à penser que c'est la réalité. Par exemple quand le héros est blessé on pleure et c'est ça — ce naturalisme qui convainc — qui est le fond de leur succès. Sans identification, pas de succès. Moi j'essaie de travailler à une nouvelle relation avec les spectateurs. Ce n'est pas que la relation habituelle est mauvaise, mais il y a autre chose à faire.



GILLES BARIL: Est-ce que vous avez décidé avec votre dernier film *So is This*, de vous adresser à un plus grand nombre, d'être plus accessible? Parce que dans le film vous dites à un moment donné que tous vont comprendre, pourvu qu'ils sachent lire.

MICHAEL SNOW: Non je n'ai pas dé-

cidé ça. Mais en l'écrivant, en plein travail, j'ai pensé que ça pourrait être plus facile d'approche que les autres films. Mais je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est le commentaire qui est dans le film qui nous fait penser que ça peut être plus populaire que les autres. En tout cas ça n'est pas une direction que je prends. Quand je ferai un autre film ça sera différent.

GILLES BARIL: Quelles sont les influences que vous décelez dans l'oeuvre de Michael Snow?

MICHAEL SNOW: C'est surtout la philosophie qui m'influence. Un philosophe comme Wittgenstein par exemple, qui a travaillé sur le langage: mon idée de la représentation est un peu influencée par lui. Je lis aussi les philosophes et les auteurs grecs en général. Depuis quatre ans j'ai essayé de lire tout ça: Platon, Aristote, le théâtre et des livres sur cette époque. Les pièces de théâtre sont incroyables. J'en ai jamais vu, évidemment, mais quand on lit ça c'est magnifique. Les idées de Platon par exemple sont très «à la mode». C'est ancien mais c'est fantastique.

(...) Parfois je pense que les films que je fais sont une espèce de philosophie en images. En général la philosophie est toujours parlée, c'est toujours la langue. Mais faire de la philosophie avec des sons et des images c'est autre chose.

GILLES BARIL: Est-ce que votre démarche est de plus en plus philosophique?

MICHAEL SNOW: Oui, mais en même temps je trouve nécessaire de prendre connaissance de tous les changements que la science a apportés. Par exemple les «computers». Il y a des possibilités qui sont absolument nouvelles avec la vidéo et les «computers». Et comme tout le monde j'ai envie de faire quelque chose avec ça — avec ses possibilités.

GILLES BARIL: Vous avez un projet en tête?

MICHAEL SNOW: Oui, il y a une idée de film qui sera probablement tourné complètement en vidéo, puis transféré sur film. Dans *Presents* il y avait un début d'utilisation des moyens électro-

ques, maintenant je voudrais aller plus loin.

(...) C'est intéressant et dans l'avenir ça sera incroyable, sans doute. Parce qu'il sera possible de construire complètement une image dite «réaliste». J'ai vu un petit film fait par un chercheur qui n'était pas très bon du point de vue de l'art, mais c'était très intéressant. Il avait construit un paysage comme si on était en avion. C'était complètement construit.

(...) On ne peut plus concevoir nos instruments comme au temps de Méliès; beaucoup de choses ont été accomplies par les techniciens.

GILLES BARIL: Est-ce qu'on perd l'instrument ou si on peut l'adapter à nos besoins?

MICHAEL SNOW: C'est vrai que c'est devenu très compliqué. Il faut étudier pour travailler avec ces choses. C'est très spécialisé au point de vue de l'information. Mais si un artiste veut travailler avec un technicien, c'est le meilleur moyen je pense. Plutôt que d'essayer d'apprendre tout ça, c'est mieux d'essayer de travailler avec un spécialiste.

GILLES BARIL: Vous-même, vous n'êtes pas très porté vers la spécialisation?

MICHAEL SNOW: Au début, c'était un problème. J'ai commencé à jouer du piano au «high school», après ça j'ai étudié au Ontario College of Art à Toronto, j'ai commencé à peindre et à faire de la sculpture, puis j'ai enseigné en art, puis j'ai découvert le film. Et je fais toujours partie d'un groupe de musiciens, le CCMC, depuis maintenant 9 ans. Mais pendant tout ce temps je me disais qu'il me fallait faire un choix. Je devais être seulement musicien ou seulement peintre ou quoi, parce que en général c'est comme ça. Et c'est vrai qu'on pourrait passer une vie à faire de la musique et ça ne serait jamais fini. Enfin, après quelques années pendant lesquelles j'ai souvent décidé d'arrêter de jouer de la musique — de faire seulement de la peinture — j'ai finalement décidé que c'était préférable pour moi de faire toutes ces choses. J'ai découvert que c'est comme ça que je me manifeste le mieux...

